

Aude Lavigne : Quelle est l'origine de votre spectacle *The Veldt [La Savane]*, adaptation libre du texte de Ray Bradbury ?

VY : Les paysages imaginés dans les ouvrages de science-fiction m'intéressent depuis longtemps. Cette étrange géographie nourrit mon imaginaire pour la réalisation de mes sculptures et de mon travail en général. Ainsi j'ai construit des formes flottantes qui contredisent les lois de l'apesanteur, j'ai imaginé le retour d'un animal préhistorique, un ptérosaure, dans nos villes d'aujourd'hui ou encore j'ai réalisé deux grandes maquettes de vaisseaux spatiaux. Cet élan vers l'inconnu, qui nous place en situation d'observation médusée, est une des propriétés des ouvrages de science fiction que je préfère et que je tente de traduire dans mon travail.

J'ai été surprise de découvrir la pièce *The Veldt* de Ray Bradbury parce que je ne savais pas qu'il existait un théâtre de science-fiction. Cela fait plus de 10 ans que ce livre m'accompagne et me sert de livre-ressource dans lequel je puise des formes pour mes réflexions plastiques.

C'est une pièce de théâtre aux allures antiques avec un double parricide final (père et mère), comment pourriez vous nous la résumer ?

VY : Pour moi, c'est l'histoire d'une chambre vide où tout peut apparaître. C'est un lieu et du mystère. Evidemment Ray Bradbury a écrit un drame théâtral moins «minimal» que la lecture que j'en fais. *The Veldt* est l'adaptation théâtrale en 1972 de la nouvelle du même nom que Ray Bradbury avait écrite en 1950. Précisons que la scène se déroule en 1991, donc il y a la volonté de l'auteur d'écrire cette histoire avec une légère anticipation temporelle. Dans la pièce de théâtre, il y a 6 personnages : une famille composée des parents et de leurs deux enfants, un psychologue et un électricien. Afin de renouer les liens avec leurs enfants de 11 et 12 ans, les parents ont commandé la dernière innovation : une salle de jeu «magique». Cette salle a la particularité de faire tout apparaître sur simple désir de la pensée. Les enfants vont transformer ce cadeau en véritable enfer pour leurs parents. Alors que la maison est «ultra moderne», avec des commandes automatiques pour la cuisine, des systèmes sonores qui dictent le déroulement de la journée, les enfants vont faire apparaître un monde sauvage : une savane peuplée d'animaux affamés et féroces. Jours et nuits, les bêtes vont hanter la demeure avant de dévorer les parents. C'est une pièce angoissante, avec beaucoup de tensions, de peur, où tout semble hors de contrôle.

Comment avez vous abordé cette adaptation ?

VY : Je me positionne en chercheuse de volumes, de sensations, je ne suis pas à strictement parler une metteuse en scène qui adapte à la lettre le texte de Ray Bradbury. Une des idées principales consiste à rendre perceptible la tension qui émane de ce texte. Je cherche à faire voir des situations nouvelles, à faire ressentir des états, des tensions à travers des formes, des matières, des rythmes, des atmosphères. J'ai découpé le texte en plusieurs blocs. Un bloc qui rassemblait toutes les références au son, un autre toutes celles à la lumière, puis j'ai isolé les dialogues des enfants, idem pour les dialogues des parents et enfin j'ai constitué un dernier ensemble avec les éléments liés au décor. Des ensembles qui sont autant d'orientations pour commencer à installer les principales lignes de force. Ainsi je conserve uniquement les propos des parents car ce sont des dialogues dans lesquels la peur est palpable. En ce qui concerne la maison, je ne recherche pas une représentation réaliste d'un habitat moderniste, connecté, tel que décrit dans le texte. Je me concentre sur une certaine idée du vide. En revanche je respecte avec beaucoup de précisions les indications sonores du texte, elles sont nombreuses, très évocatrices et permettent une forme de scénographie. Ainsi on entend dans le texte les

allers-retours d'un hélicoptère, c'est le moyen de transport utilisé pour sortir de la maison. Il provoque un hors champs inquiétant, d'ailleurs souvent utilisé dans des situations d'urgence. Et puis évidemment, il n'y a pas que des machines que l'on entend rugir dans ce texte.

Comment avez vous réfléchi à la distribution de votre spectacle ?

VY : La première chose qui m'a séduite dans la pièce de Bradbury, c'est la présence animale et notamment celle des animaux qui ne sont pas domestiqués. Dans mon précédent spectacle intitulé *Ils traversent des pistes sur des morceaux de tissus pour ne pas laisser de trace*, il y avait un aigle au lointain, sur le plateau, qui observait la scène de manière à ce que les spectateurs se sentent eux-même placés sous le regard du rapace. Pour ce nouveau spectacle, j'aimerais que l'on ressente la présence des fauves. C'est un des enjeux importants de mon adaptation.

Sur scène, j'ai choisi deux jeunes comédiens pour interpréter le rôle des parents. C'est une nouvelle expérience pour moi.